



MAŁGORZATA SOKOŁOWICZ

Université de Varsovie



0000-0003-0554-8852

« Petite idole énigmatique aux yeux allongés
et pleins de rêve »
Les stéréotypes orientalistes
dans *Le Harem entr'ouvert* d'A.-R. de Lens

“Little enigmatic idol with dreamy long narrow eyes”

Orientalist Stereotypes in *Le Harem entr'ouvert* by A.-R. de Lens

ABSTRACT: The present paper describes some orientalist stereotypes concerning women and manifesting themselves in *Le Harem entr'ouvert* (1919), a short story collection by Aline Réveillaud de Lens (1881–1925), a French painter and writer, whose works are devoted mainly to North Africa. The paper focuses on three, most common, stereotypical representations of the Oriental woman according to which she is, firstly, a beautiful odalisque serving the man; secondly, extremely sensual and thus unfaithful and, finally, jealous and, sometimes, very cruel. The author attempts to explain the origins of those representations and to answer the question why A.-R. de Lens used them in her writings.

KEY WORDS: stereotype – orientalism – colonialism – woman – Aline Réveillaud de Lens

La notion de stéréotype a été introduite par Walter Lippmann grâce à son ouvrage *Opinion publique*, publié en 1922. Le terme désigne « les images dans notre tête qui médiatisent notre rapport au réel. Il s'agit des représentations toutes faites, des schèmes culturels préexistants, à l'aide desquels chacun filtre la réalité ambiante » (AMOSSY, HERSCHBERG PIERROT, 1997 : 26). Ce filtrage de la réalité ambiante est particulièrement important dans le cas des mondes éloignés, exotiques et peu connus. Au XIX^e siècle, une relation bien spéciale se crée entre l'Orient¹ et l'Europe. Les Européens se confectionnent une certaine image de

¹ « [R]ien de plus mal défini que la contrée à laquelle on applique ce nom », écrivait Pierre Larousse dans son dictionnaire : « [...] l'usage s'est introduit d'appliquer le nom d'*Orient* aux pays

l'Orient, n'ayant pas beaucoup à voir avec la réalité (cf. SAÏD, 2005). À l'origine (et au cœur) de cette image se trouve nombre de stéréotypes dont une grande partie se concentre sur la femme orientale, considérée souvent comme l'Orient, lui-même (cf. BOER, 2004 : 8).

Renforcés par de nombreux textes et tableaux orientalistes (cf. THORNTON, 1993), les stéréotypes dépassent le XIX^e siècle. Comme le remarque Jennifer YEE (2000 : 33), avec le temps, l'Orient « se transforme en colonies ». C'est surtout le cas du Maghreb dont l'image se confond « avec l'image [stéréotypée] d'un Orient fabuleux, mystérieux » (LAHJOMRI, 1973 : 18).

Le but du présent article sera de tracer les stéréotypes orientalistes concernant la femme orientale qui se manifestent dans *Le Harem entr'ouvert* (1919), recueil de nouvelles d'A.-R. de Lens, pseudonyme-abréviation qui cache Aline Réveillaud de Lens (1881–1925), peintre et écrivaine française de l'époque coloniale.

Née dans une famille parisienne aisée, Aline de Lens rejette les idéaux de la vie bourgeoise : elle ne veut pas se marier et rêve de devenir peintre. En effet, en 1904, elle entre à l'École des Beaux-Arts récemment ouverte au public féminin. Pourtant, en 1911, elle décide d'épouser André Réveillaud, de 6 ans son cadet. Difficilement accepté par le milieu parisien, le couple part en Tunisie (et, en 1913, au Maroc) où M. Réveillaud devient *hakim*, fonctionnaire d'État. C'est en Afrique du Nord qu'Aline de Lens commence à écrire. De santé fragile, elle n'a pas toujours assez de force pour peindre et se met à décrire la vie au Maghreb. Le pays l'émerveille. Elle apprend rapidement l'arabe et pénètre dans le monde des femmes maghrébines, sujet principal de ses écrits. En 1919, elle publie son premier recueil de nouvelles, *Le Harem entr'ouvert*².

L'œuvre d'Aline Réveillaud de Lens a été appréciée par les théoriciens de la littérature coloniale des années 1920 et 1930. Elle répondait, à leur avis, à l'objectif principal de cette littérature:

La littérature coloniale sera avant tout une littérature vraie et pénétrante. Car il faut bien que toute la mauvaise pacotille disparaisse pour faire place à plus de matière, à plus de compréhension, à plus de sens. Il n'y a pas que des bazars en Orient [...] sous la parure extérieure vit une âme. Si celle-ci est cachée, c'est aux sourciers à faire jaillir l'eau souterraine.

LEBEL, 1931 : 82

situés à l'est des contrées que nous habitons. C'était déjà suffisamment vague ; les orientalistes [...], ayant étendu leurs études à l'Afrique tout entière et à l'Océanie, ont également étendu de ses deux côtés les limites de l'Orient » (LAROUSSE, 1874 : 1463).

² La biographie (et la bibliographie) d'Aline Réveillaud de Lens, cf. AMSTER (2009 : 279–312) et SOKOŁOWICZ (2019 : 341–343).

«La mauvaise pacotille» semble se référer directement aux stéréotypes. Pour Roland Lebel, A.-R. de Lens est celle qui lutte contre les idées préconçues et montre, dans ses écrits, la «vraie» société maghrébine :

La femme, en pays d’Islam, peut pénétrer là où l’homme n’a pas accès et observer le monde féminin d’assez près, c’est un domaine qui lui est réservé. On doit ainsi à Mme A.R. de Lens des études caractéristiques sur la vie des intérieurs marocains et sur les façons d’agir, de sentir et de penser des musulmanes recluses. [Dans son œuvre, il y a], bien souvent, des révélations [...].

(121)

En effet, à l’époque, ses livres sont très lus, aussi par les indigènes (AMSTER, 2009 : 304). Ces derniers se révoltent pourtant souvent contre l’image de la femme qui en émerge : «‘Tu as fait nos femmes bien pécheresses’, me disent-ils», note DE LENS dans son journal intime (2007 : 331). Malgré la sympathie et le respect pour les Maghrébins dont elle fait preuve dans son œuvre (SOKOŁOWICZ, 2019 : 341–358), Aline de Lens n’oublie pas les stéréotypes orientalistes. Les œuvres coloniales sur le Maroc «n’ont fait que dévoiler au grand jour une image latente, un mythe constitué par différents éléments élaborés par la littérature relative à l’Orient», écrit Abdeljlil LAHJOMRI (1973 : 12). Nous nous concentrerons ici sur ce «mythe» de la femme orientale³ qui émerge du *Harem entr’ouvert* et qui repose sur trois représentations stéréotypées : celle d’une belle odalisque, celle d’une femme sensuelle infidèle et celle d’une cruelle jalouse.

La belle odalisque

Il est possible que le stéréotype selon lequel chaque femme orientale est prodigieusement belle s’attache au voile qu’elle porte. Selon Alain BUISINE (1993 : 107–111), auteur du livre *L’Orient voilé*, le voile qui cache la femme musulmane incite le rêve et permet de se l’imaginer en tant qu’une beauté parfaite. Dans leur imagination, les artistes ôtent le voile pour représenter une belle idéale, nue et invitante, comme la *Grande Odalisque* d’Ingres (1814), la femme de *l’Intérieur du harem* de Théodore Chassériau (1854) ou *l’Esclave blanche* de Jean-Jules-Antoine Lecomte du Nouÿ (1888).

Pour Inge E. BOER (2004 : 6), l’odalisque, souvent représentée seule dans un intérieur coloré et séduisant, symbolise le harem tout entier. Le fantasme est loin d’être nouveau (cf. YEE, 2000 : 38). Dans le *Recueil de cent estampes repré-*

³ Pour le «mythe» de la femme orientale, aussi par rapport aux stéréotypes, cf. TRITTER (2012 : 191–202).

sentant les diverses nations du Levant (1715 : ill. 46), Jean-Baptiste van Mour représente une femme orientale qui se repose après avoir pris le bain : belle, rêvant, sensuelle, elle annonce déjà les belles nues du siècle à venir. Au début du XVIII^e siècle, Lady Mary Montagu, femme du consul anglais à Constantinople, pénètre dans les harems et les décrit. Elle est absolument émerveillée par leurs richesses, mais aussi par la beauté des femmes orientales : « Un teint si beau, si frais, qu'aucun artifice n'avait altéré ! Un sourire enchanteur et divin ! Et quels yeux ! Grands et noirs, mais aussi doux, aussi tendres que s'ils étaient bleus », s'exclame-t-elle devant la beauté d'une certaine Fatima (WORTLEY MONTAGU, 2012 : 142). Ses fameuses lettres ont servi d'inspiration à Byron et à Ingres (THORNTON, 1993 : 12–13). D'ailleurs, la figure de la belle odalisque parsème les récits de voyage tout au long du XIX^e siècle, ayant pour couronnement les romans de Pierre Loti où de belles orientales continuent à tomber amoureuses des Européens et meurent de désespoir quand ceux-ci doivent les quitter (cf. YEE, 2000 : 257–260).

Parmi le peu d'ouvrages picturaux conservés d'A.-R. de Lens se trouve une gouache qui représente cette beauté orientale languissante (DE LENS, 2007 : 257). Exotisée par son costume coloré, la belle aux yeux mélancoliques s'inscrit parfaitement dans le stéréotype de la beauté orientale. C'est sans doute Habiba, une jeune domestique qui travaillait dans la maison des Réveillaud et servait de modèle à Aline. « Habiba, princesse de légende, petite idole énigmatique aux yeux allongés et pleins de rêve. Je la fais poser sous des costumes divers. Chaque fois c'est une nouvelle surprise de sa beauté fine et exotique », écrit DE LENS dans son journal (2007 : 190). L'image revient dans l'une de ses nouvelles :

Habiba a douze ans. C'est une fillette toute en bronze aux traits menus, aux longs yeux noirs et langoureux dans un ovale parfait. Je m'amuse parfois à la parer d'étoffes somptueuses, de bijoux anciens, de broderies d'or aux reflets atténués. Habiba, la petite servante, devient alors une idole énigmatique, une princesse de légende aux regards pleins de rêve, dont le secret affolerait les hommes.

DE LENS, 2009, « Menu peuple » : 30

De Lens profite du stéréotype pour en alimenter son art. Très rapidement, pourtant, la narratrice décompose l'image qu'elle vient de créer : « Et moi, je sais que, malgré cette étrange beauté, Habiba n'a rien de fatal. C'est une simple gosse, ni très sage ni bien intelligente, menteuse, poltronne, et sans aucun attrait mystérieux [...] » (30). Grâce à son art, de Lens est capable de faire de cette « simple gosse » une belle odalisque qui répond bien aux fantasmes de l'époque : « l'idole dorée du rêve » (cf. YEE, 2000 : 131). Le stéréotype se fortifie.

L'odalisque veut dire une esclave vierge du harem (cf. LYTLEY CROUTIER, 1989 : 159–161), « lieu clos des délices d'un seul » (D'ASTRONG, 1980 : 89).

De Lens s'y réfère dans sa nouvelle « Décadence ». Au cours d'une cérémonie de mariage, la narratrice remarque une femme d'une rare beauté :

Ses cheveux ondulés et soyeux lui descendaient presque aux chevilles, toison d'or surprenante parmi tant de chevelures noires, à reflets bleus, et ses yeux immenses, allongés de *kohol*, semblaient avoir ravi leur couleur au golfe de Carthage. Elle était grande, bien faite, un peu grasse, très blanche, d'un charme particulièrement nonchalant et séducteur, à côté de toutes ces femmes alanguies, gracieuses et coquettes à l'envi.

DE LENS, 2009, « Décadence » : 103

Il s'avère que c'est une fameuse alégia, une Circassienne élevée spécialement pour être vendue dans le harem d'un riche musulman. Plus jeune, elle ressemblait à « la sultane Schéhérazade ! Plus rien n'existait auprès d'elle... » (103). Même si, à présent, elle commence à vieillir, elle continue à réjouir son maître qui a perdu toutes ses autres richesses : « – Tu as vu, – me dit Si Beji avec orgueil, – ma maison était superbe est grande, j'ai eu des enfants, des milliers de serviteurs, des jours glorieux... À présent, il ne me reste plus qu'elle – ajouta-t-il en jetant un pauvre vieux regard d'amour à sa femme, – et c'est assez ! Dieu est puissant ! » (108).

Selon le stéréotype, la beauté de la femme orientale peut donner à l'homme le bonheur complet. Sa puissance enchanteresse est montrée dans la nouvelle « Ammbeur la favorite » où de Lens construit l'image de la belle esclave en se servant, d'ailleurs, de l'imaginaire tout-à-fait oriental :

Celui qui verra Ammbeur sera ensorcelé, car sa chevelure noire et soyeuse recouvre ses épaules ; ses yeux sont langoureux comme ceux de la gazelle ; ses lèvres rouges s'ouvrent sur une rangée de perles [...]. Elle est fine et brune, d'un brun exquis se rapprochant de la couleur ambrée. Ammbeur, tu es la bien nommée... Celui qui te possédera, ses blessures guériront, ses tourments seront oubliés... [L]es seins font saillie sur ta jeune poitrine, telles les pommes des pays chrétiennes.

DE LENS, 2008, « Ammbeur la favorite » : 211–212).

La description confirme la thèse que l'Orient est le lieu de l'amour promis (D'ASTRONG, 1980 : 15). L'homme dans la maison de qui Ammbeur grandissait la donne à son ami, Si Driss, qui tombe follement amoureux de la belle :

Ammbeur connut le goût et la félicité. Elle fut la sultane dont la beauté ensorcelle et provoque la démence, le Tasmin [source du paradis, MS] où son maître ne pouvait se lasser de boire, le feu dévorant qui incendie et ne consume pas... Dès qu'il apercevait sa belle aux prunelles agaçantes, aux paupières cernées de *kohol*, à la salive douce comme le miel d'un rayon encore scellé, Si Driss frissonnait [...].

DE LENS, 2008, « Ammbeur la favorite » : 211–212

La beauté de l'odalisque s'attache à un autre stéréotype oriental : la femme levantine est une femme lascive (cf. SEBBAR, TARAUD, BELORGEY, 2010 : 29).

La sensuelle infidèle

Tout le monde connaît la Schéhérazade des *Mille et une nuits*, rendues célèbres par la traduction d'Antoine Galland du début du XVIII^e siècle. Chaque nuit, la femme raconte des histoires à son mari. Elle le fait pour sauver sa vie (et celles d'autres jeunes femmes du royaume), mais on ignore souvent pourquoi le roi Shahryar décide d'épouser une nouvelle femme chaque soir et de la faire tuer le lendemain. Au fait, les *Mille et une nuits* commencent par une double infidélité. Le frère cadet du roi Shahryar, Shah Zaman, retrouve son épouse endormie dans les bras d'un autre. Il tue immédiatement les deux amants, mais la vengeance ne le console pas. Peu après, il découvre que sa belle-sœur trahit aussi son mari et, pire encore, elle le fait avec un esclave noir. Grâce à Shah Zaman, Shahryar découvre l'infidélité de son épouse et, ayant connu l'histoire de son frère, il arrive à la conclusion que les femmes ne sont pas capables d'être fidèles. Lorsqu'elles apprennent les délices des sens, elles n'arrivent plus à se contenter d'un seul homme. C'est pourquoi en prenant une vierge pour épouse, il la condamne à mort après la nuit d'amour (cf. *Les Mille et une nuits* 1949).

Montesquieu renforce encore l'image de la femme orientale infidèle dans ses *Lettres persanes* : « il se passe ici des choses horribles », écrit le grand eunuque à Usbek, – « J'ai trouvé Zachî [l'une des épouses d'Usbek, MS] couchée avec une de ses esclaves ; chose si défendue par les lois du sérail. [...] Hier au soir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du sérail, et il se sauva par-dessus les murailles » (MONTESQUIEU, 2006 : 313). Ces exemples mènent à la surgénéralisation, un des mécanismes du stéréotype (SALES-WUILLEMIN, 2006 : 73) : dans l'imaginaire européen, la belle odalisque sensuelle aime à être infidèle.

Même si « l'Orient de la sensualité et du pittoresque » marque avant tout l'imaginaire collectif du XIX^e siècle (VINSON, 2004 : 75), il ne disparaît pas au siècle suivant. Dans beaucoup de ses nouvelles, Aline de Lens se réfère à la sensualité excessive des femmes maghrébines que Georges HARDY (1926 : 139), dans son livre *L'Âme marocaine d'après la Littérature Française*, traite de « perverse ».

Grâce aux manipulations habiles de l'entremetteuse, la vieille Fathma de la nouvelle « Fathma la délaissée » se remarie avec un jeune homme. Lorsque celui découvre que son épouse n'est plus jeune, il se met à la battre, mais ne renonce pas à profiter d'elle. « Alors elle pleurait. Mais au fond de son être palpitait encore la volupté d'être prise par ce jeune homme », commente la narratrice

(DE LENS, 2009, « Fathma la délaissée » : 59). Un jour, le jeune homme quitte sa femme : « Alors elle poussa de grands cris et se déchira le visage avec ses ongles. La nuit, elle se roulait sur sa couche en appelant le beau garçon cruel dont elle avait goûté l'étreinte. Elle regrettait tout de lui, jusqu'aux coups dont il l'accablait » (59). Fathma ne peut pas oublier le plaisir des sens qu'elle a connu grâce à son jeune mari.

Ce goût féminin pour les plaisirs charnels, si rare dans la littérature européenne de l'époque, apparaît dans d'autres nouvelles du *Harem entr'ouvert*. La sœur du sultan, qui devient veuve, demande à son frère de la remarier à un homme « jeune, vigoureux et plus beau que la lune à son apogée » (DE LENS, 2009, « Esclavage » : 200) et force son nouveau mari de la contenter, même si elle-même « posséd[e] une taille épaisse, des traits rudes et le charme de sa jeunesse dat[e] d'un autre règne » (200).

Selon un autre stéréotype encore, les femmes orientales sont malignes et savent se débrouiller pour assouvir leur appétit sexuel démesuré. Cela est très visible dans la nouvelle « Un harem bien gardé » qui met en scène le *tajer* (marchand) Mansour, vieux déjà, mais qui « savait bien profiter des expériences de sa jeunesse » (DE LENS, 2009, « Un harem bien gardé » : 179). Il « gardait un souvenir délicieux de ses folles aventures : des harems où il avait pénétré sous un déguisement féminin, des rendez-vous furtivement obtenus au sortir d'un hammam » (179). Ayant en tête ses propres expériences, il est sûr de bien protéger ses propres épouses : non seulement elles ne peuvent pas sortir de la maison (comme toutes les femmes musulmanes issues des familles nobles), mais il leur interdit toute forme de contact avec le monde extérieur : « Nulle revendeuse, nulle messagère, n'avait le droit de franchir sa porte, au seuil de laquelle se relayaient nuit et jour deux gardiens incorruptibles et hargneux » (179). Il a tort. Les femmes de son harem ajoutent de l'opium à sa boisson de soir pour qu'il dorme profondément et, alors, elles s'adonnent aux plaisirs avec leurs esclaves ou les femmes d'une maison voisine. Ces dernières arrivent à les joindre en se servant des échelles qui unissent facilement les terrasses :

Toutes les étoiles étaient allumées au firmament et tous les flambeaux dans les chambres closes. On n'entendait que le bruit léger des rires et des baisers unis aux chants amoureux, aux sons étouffés des instruments. Les coupes circulaient pleines d'une boisson généreuse, moins grisantes que l'air de cette nuit et l'haleine embaumée des femmes... Et elles furent ivres les unes des autres, ivres de joie et de volupté, tandis que le *tajer* Mansour dormait en paix dans son harem si bien gardé [, conclut la narratrice].

(189)

La femme orientale, dont l'appétit sexuel est démesuré, est bien maligne et connaît nombre de ruses pour se garantir le plaisir qui devient d'ailleurs, selon le stéréotype, le but et le sens de son existence.

La jalouse cruelle

Est-ce le désir du plaisir qui mène la femme orientale stéréotypée à la jalousie et à la cruauté ? Dans la troisième des *Lettres persanes*, Zachi rappelle à Usbek la fameuse querelle entre ses femmes où elles lui ont demandé de choisir la plus belle parmi elles. Elles avaient mis leurs plus belles parures, mais Usbek leur a ordonné de se déshabiller et s'est mis à les admirer nues :

Je te l'avoue, Usbek, [écrit Zachi] une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur ; tu me pris, tu me quittas, tu revins à moi, et je sus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, et le désespoir pour mes rivales.

MONTESQUIEU, 2006 : 19

Selon l'imaginaire européen, celles qui doivent partager le seul homme deviennent des rivales mortelles. Dans « La Sultane favorite » de Victor Hugo, la belle cruelle demande la mort des autres femmes du harem : « Ah ! jalouse entre les jalouses ! / Si belle avec ce cœur d'acier ! / Pardonne à mes autres épouses », l'implore le sultan. Elle n'écoute pas, arrive à ses genoux et continue à « demander des têtes » (HUGO, 1964 : 626).

Cette jalousie et cruauté apparaissent aussi dans les nouvelles d'Aline Réveillaud de Lens. Selon Sander L. GILMAN (1996 : 14), les stéréotypes, et plus particulièrement les stéréotypes négatifs, permettent de se distinguer de l'Autre, en « perpétu[ant] un sens de la différence qui nous est indispensable ». En effet, la jalousie des femmes orientales est aussi extrême que leur beauté et sensualité. Elle est plus forte encore que leur haine. La nouvelle « Les désenchantées à Tunis » met en scène deux sœurs mariées à un père et un fils. Le jeune mari contamine son épouse d'une maladie vénérienne la nuit de leurs noces, ce qui la rend stérile, souffrante et malheureuse. Certes, elle n'aime pas son mari : il « est jeune, mais brutal et libertin, il passe son temps en bonnes fortunes » (DE LENS, 2009, « Les désenchantées à Tunis » : 65). Pourtant, elle « en est horriblement jalouse » (65) et passe des nuits blanches chaque fois qu'il ne revient pas à la maison. Condamnée à vivre dans le harem, la femme orientale stéréotypée est très possessive et n'aime pas partager son maître avec les autres. Les origines de ce stéréotype, qui a si peu à voir avec la réalité où les femmes du harem vivent d'habitude en paix, puisent entièrement dans la mentalité européenne (cf. LYTLE CROUTIER, 1989 : 153–155).

En énumérant les traits de caractère des Maghrébines visibles dans la littérature française, Georges HARDY (1926 : 22–38) parle aussi de la cruauté. Les épouses de Si Driss de la nouvelle « Ammbeur la favorite », qui d'habitude luttaient l'une contre l'autre, sont capables de s'unir pour se débarrasser de la belle Ammbeur, favorite de leur mari. C'est leur haine qui les unit :

- Vois comme nos khelkhall [bracelets de cheville, MS] sont légers auprès de siens, – disait Maléka [l'une des épouses, MS].
 - Il lui a donné en secret des bracelets d'or qui valent au moins cent dourros, – ripostait El Batoul [l'autre épouse, MS].
 - S'il va dans sa chambre, il vole ; pour venir aux nôtres, il se traîne...
 - Que Dieu la maudisse et la rende stérile !
 - Puisse la petite vérole trouver son visage et mettre la cécité en ses yeux !
- DE LENS, 2009, « Ammbeur la favorite » : 219–220

Les deux femmes préparent un philtre qui fait dépérir Ammbeur et mène finalement à sa mort. Elles réussissent à se débarrasser de leur rivale détestée.

La gentille Lella Kenza de la nouvelle « La mort de Mouley Abd Es Selem » est capable d'être très cruelle pour l'enfant que son mari a eu avec une esclave noire, Marzaka. L'esclave lui a déjà donné trois fils alors que le seul fils de Lella Kenza est mort peu de temps après sa naissance. Selon l'épouse légitime, c'est Marzaka qui a empoisonné le bébé : « je connais la malice de Marzaka la chienne. Puisse Dieu la confondre ! je la déteste, je lui souhaite tous les maux de la terre », s'exclame-t-elle (DE LENS, 2009, « La mort de Mouley Abd Es Selem » : 122).

La jalousie et la cruauté s'inscrivent dans le stéréotype de la belle orientale qui ressemble parfois étrangement à la femme fatale menant à la destruction de tout ce qui l'entourne (cf. TITTER, 2012 : 198–201).

Conclusion

« Les stéréotypes reflètent un réseau grossier de représentations mentales du monde », écrit Sander L. GILMAN (1996 : 14). Pour Inge E. BOER (2004 : 8), les stéréotypes orientalistes sont tellement fréquents dans les textes (et dans l'imaginaire) européens que leur explication constitue un vrai défi. En effet, l'imaginaire orientaliste ne repose que sur « des images stéréotypées, superficielles et partielles » (VINSON, 2004 : 91).

Une certaine représentation de l'Orient, dont l'image de la femme orientale belle, sensuelle, infidèle et cruelle fait partie, a séduit les Européens et a été prolongée et fortifiée par nombre d'œuvres littéraires, picturales et musicales. L'œuvre d'A.-R. de Lens s'inscrit dans cette représentation d'un Orient fabuleux qui alimente les rêves et les fantasmes. Pourquoi ? Parce que le stéréotype est aussi une construction de lecture : « Il faut que la représentation littéraire renvoie à une image culturelle d'ores et déjà familière » (AMOSSY, HERSCHBERG PIERROT, 1997 : 74). La littérature viatique (et la littérature coloniale) repose sur une certaine répétition (LEBEL, 1931 : 80). Le stéréotype est aussi « une forme

de répétition » (ROSELO, 1998 : 14). Au début du XX^e siècle, on s'attend toujours à certains stéréotypes en lisant un texte qui se réfère à l'Orient.

« Ils prennent [...] toutes mes histoires pour la réalité », écrit Aline Réveillaud de Lens en réponse aux reproches des indigènes selon qui elle a créé une image détournée de leurs femmes (DE LENS, 2006 : 331). Par ces paroles, elle admet qu'elle ne décrit pas fidèlement la réalité : elle se sert consciemment de certaines représentations « genre *Mille et une nuits* » pour répondre aux habitudes (et sans doute attentes) de ses lecteurs européens. C'est une image exotique qui incite les rêves et qui plaît au public. Pourtant, il nous semble qu'Aline Réveillaud de Lens se sert de ce qu'on appelle aujourd'hui les stéréotypes orientalistes pour une autre raison encore. Lorsqu'on se réfère aux œuvres de ses prédécesseurs et aux représentations habituelles, on paraît plus crédible. On peut se permettre alors d'ajouter du nouveau, du sien, qui sera, du coup, plus facilement accepté par le public. C'est sans doute la stratégie, plus ou moins consciente, de l'auteure. L'image stéréotypée de la femme orientale n'est pas la seule qui émerge de ses textes. Tout au contraire, elle cohabite avec des images tout à fait différentes : celle de la recluse, prisonnière d'une tradition ou celle de la femme curieuse du monde européen (cf. SOKOŁOWICZ, 2019 : 341–358). Les stéréotypes jouent leur rôle, constituent un certain point de départ, encouragent, paradoxalement, le lecteur (et l'écrivaine) à se lancer à la découverte de l'image beaucoup plus véritable de l'Autre, celle qui dépasse les stéréotypes et montre leur précarité.

Bibliographie

- AMOSSY, Ruth ; HERSCHBERG PIERROT, Anne 1997 : *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. Paris, Nathan.
- AMSTER, Ellen 2009 : "The Harem Revealed and the Islamic-French Family: Aline de Lens and a French Woman's Orient in Lyautey's Morocco". *French Historical Studies*, Spring 2009, n° 3 (32), p. 279–312.
- BOER, Inge E. 2004 : *Disorienting Vision : Rereading Stereotypes in French Orientalist Texts and Images*. Amsterdam, Rodopi.
- BUISINE, Alain 1993 : *L'Orient voilé*. Paris, Zulma.
- D'ASTRONG, Berbard 1980 : *Les Noces orientales. Essai sur quelques formes féminines dans l'imaginaire occidental*. Paris, Éditions du Seuil.
- DE LENS, Aline R. 2009 : *Le Harem entr'ouvert*. Casablanca, Le Fennec.
- DE LENS, Aline R. 2007 : *Journal 1902–1924. « L'amour, je le supplie de m'épargner... »*. Texte revu par Antoinette WEIL. Paris, La Cause des Livres.
- GILMAN, Sander L. 1996 : *L'Autre et le Moi. Stéréotypes occidentaux de la Race, de la Sensualité et de la Maladie*. Trad. Camille CANTONI-FORT. Paris : PUF.
- HARDY, Georges 1926 : *L'Âme marocaine d'après la Littérature Française*. Paris, Larose.
- HUGO, Victor 1964 : *Œuvres poétiques*. T. 1 : *Avant l'exil : 1802–1851*. Éd. de Pierre ALBOUY. Paris, Gallimard.

- LAHJOMRI, Abdeljlil 1973 : *L'Image du Maroc dans la littérature française (de Loti à Montherlant)*. Alger, S.N.E.D.
- LAROUSSE, Pierre 1874 : *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*. T. 11. Paris, Administration du Grand Dictionnaire Universel.
- LEBEL, Roland 1931 : *Histoire de la littérature coloniale en France*. Paris, Librairie Larose.
- Les Mille et une nuits*. Contes arabes traduits par Antoine GALLAND 1949. Paris : Éditions Garnier frères.
- LYTLEY CROUTIER, Alev 1989 : *Harems. Le Monde derrière le voile*. Trad. de l'ang. par Jacqueline SUSINI. Paris, Belfond.
- Recueil de cent estampes représentant les diverses nations du Levant, tirées d'après nature en 1707 et 1708 par les ordres de M. de Ferriol, ambassadeur du Roy à la Porte et gravées en 1712 et 1713 par les soins de Le Hay* 1715. Paris, Le Hay et Duchange.
- ROSELO, Mireille 1998 : *Declining the Stereotype. Ethnicity and Representation in French Cultures*. Hanover, University Press of New England.
- SAÏD, Edward 2005 : *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Trad. Cathérine MALAMOUD. Paris, Éditions du Seuil.
- SALES-WUILLEMIN, Édith 2006 : *La Catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale*. Paris, Dunod.
- SEBBAR, Leïla ; TARAUD, Christelle ; BELORGEY, Jean-Michel 2010 : *Femmes d'Afrique du Nord. Cartes postale (1885–1930)*. Saint-Pourçain-sur-Sioule, Éditions Bien autour.
- SOKOŁOWICZ, Małgorzata 2019 : « Une Européenne et une Maghrébine qui se parlent... Le(s) dialogue(s) interculturel(s) dans l'œuvre d'Aline Réveillaud de Lens ». In : *Dialogues interculturels à l'époque coloniale et postcoloniale. Représentations littéraires et culturelles. Orient, Maghreb et Afrique Occidentale (de 1830 à nos jours)*. Hans-Jürgen LÜSEBRINK, Sarga MOUSSA (éd.). Paris, Éditions Kimé, p. 341–358.
- THORNTON, Lynne 1993 : *La femme dans la peinture orientaliste*. Trad. Jérôme COIGNARD, Yves THORAVAL. Tours, ACR PocheCouleur.
- VINSON, David 2004 : « L'Orient rêvé et l'Orient réel au XIX^e siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 1 (104), p. 71–91.
- WORTLEY MONTAGU, Mary 2012 : *Je ne mens pas autant que les autres voyageurs. Lettres choisies, 1716–1718*. Trad. Pierre Hubert ANSON. Paris, Payot.
- YEE, Jennifer 2000 : *Clichés de la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*. Paris, L'Harmattan.

Note bio-bibliographique

Małgorzata Sokolowicz, maître de conférences à l'Institut d'études romanes de l'Université de Varsovie et à l'Université de musique Frédéric-Chopin, auteur du livre *La Catégorie du héros romantique dans la poésie française et polonaise au XIX^e siècle* (2014) et de nombreux articles rapprochant la littérature française et la littérature polonaise. Ses autres centres d'intérêt, qui trouvent leur reflet dans d'autres publications, comprennent les relations entre littérature et art, l'orientalisme et l'écriture (post)coloniale.

malgorzata.sokolowicz@uw.edu.pl